

VOYAGES DE M. ALPH. PINARD

CHEZ

LES INDIENS DE L'ISTHME DE PANAMA

II

LE costume des anciens Guyamies était des plus primitif. Ils se teignaient le corps ; l'homme portait une simple bande d'écorce d'arbre (*mumi*) passée autour des reins, la femme une bande plus large lui descendant jusqu'aux genoux.

En temps de pluies, hommes et femmes portaient un grand manteau d'écorce d'arbre, sans manche, descendant jusqu'au dessous des genoux.

Comme ornements, des colliers et des bracelets en dents d'animaux ou en verroteries.

Dans les grandes cérémonies, les chefs avaient un diadème composé des plumes les plus éclatantes : celles du *metzal* sont les plus estimées.

A l'heure qu'il est, la plupart des Guaymies ont pris le costume des gens du pays.

On prétend que ces indiens, à l'instar de ceux de la Talamanca, fabriquaient des tissus de coton. M. Pinard n'ose pas l'affirmer, mais il déclare positif qu'à côté de toute maison indienne, le cotonnier pousse en liberté.

La femme, sur le point de devenir mère, était *bukuru* (takou). Elle se rendait à l'avance dans une hutte déposée sous forêt à cet effet, et où personne, si ce n'est une vieille femme désignée pour ce service, ne pouvait l'approcher.

Aussitôt après l'événement, elle se rendait à la rivière pour se baigner et y baigner l'enfant ; puis elle retournait à la maison commune où elle ne pouvait entrer qu'après avoir été purifiée par le Sukia, qui soufflait sur elle quelques bouffées de fumée de tabac.

L'enfant mâle recevait quelquefois un nom deux ou trois mois après sa naissance, mais le nom définitif ne lui était généralement appliqué qu'après la cérémonie de l'Urote.

Quant aux filles, elles n'étaient connues que sous le nom de fille d'un tel jusqu'au moment de la puberté. Alors on donnait une grande fête et c'était la plupart du temps à la suite de cette fête que la jeune fille se mariait.

Le mariage n'entraînait aucune cérémonie spéciale, mais le mari était obligé de payer aux parents de la jeune fille une certaine somme, suivant ses moyens.

La polygamie existe, sans être cependant très commune.

Aussitôt qu'une personne est gravement malade, on fait venir le Sukia ; si celui-ci, après examen du sujet, répond qu'il n'y a plus d'espoir, les proches parents du moribond le transportent dans la forêt et suspendent son hameau sous un petit hangar disposé à cet effet.

On l'abandonne alors à lui-même, en déposant près de lui une grande gourde pleine d'eau et quelques plantains.

Dès ce moment, personne ne peut l'approcher : il est *bukuru*.

Quand on suppose qu'il est mort, le Sukia est chargé de constater le décès ; immédiatement

on étend le corps sur des feuilles de lalanier, qu'on replie par-dessus et qu'on ligotte alors fortement ; puis on transporte le corps au loin dans la forêt, et là on le dépose sur un échafaudage.

M. Pinard n'a pu savoir ce que devient ensuite ce dépôt, mais tout porte à croire qu'au bout d'une année, une personne dont c'est l'office spécial, se rend auprès du cadavre, nettoie les ossements, et en fait un petit paquet bien lié dans un morceau d'étoffe ; les ossements ainsi disposés sont alors transportés en grande pompe à la sépulture de famille.

Plusieurs personnes ont affirmé au voyageur que la sépulture encore employée par les Guyamies est dans les *guacas* de leurs ancêtres ; d'autres, au contraire, lui ont dit qu'à l'instar de ce qui a eu lieu chez les B-ibis et les Cabecars de la Talamanca, l'endroit de la sépulture est dans une case en bois où les corps sont déposés sur des échafaudages.

Ils pensent qu'après la mort, l'Indien, ou son esprit, erre pendant longtemps et qu'il doit tra-

Il y a chez les Guyamies différentes espèces de fêtes ; nous ne parlerons ici que de la principale qui est celle de la *balza*.

Cette fête a lieu généralement au commencement de la saison sèche, et les invités s'y rendent en file.

Quand une famille ou un village a décidé de pousser une *balzeria* et que l'époque en a été fixée, on expédie des messagers prévenir les maisons éloignées. Ces messagers portent des lianes auxquelles on a fait autant de nœuds qu'il y a de jours à courir avant le commencement de la fête ; on invite tout le monde, hommes et femmes, jeunes et vieux.

Suivant les distances à parcourir, on se met en route afin d'arriver au lieu du rendez-vous deux jours avant ; chacun apporte les provisions nécessaires, car les organisateurs ne fournissent guère que la *chicha*.

Durant le trajet, les invités soufflent de temps en temps dans de grosses conques, dont le son doit faire connaître leur passage.

L'endroit choisi pour la circonstance est généralement une savane près d'une rivière.

Le jour désiré arrive ; tout le monde est debout dès la première heure, et se rend à la rivière pour s'y baigner. Le bain terminé, on se peint tout le corps d'une couleur unie, bleue ou rouge, la face seule décorée de figures très compliquées d'hommes, d'animaux ou d'arabesques telles qu'on en voit au musée du Trocadéro, sur des vases tirés des *guacas* et rapportés par M. Pinard.

Les femmes sont les artistes. Ce travail prend un certain temps, et le soleil est déjà haut vers le zénith avant que l'invité soit prêt : il se passe autour des reins et entre les jambes un morceau d'étoffe faite d'écorce d'arbre battue (*numi*), puis il se coiffe d'une peau d'animal dont la queue et les jambes flottent sur son dos.

Les animaux employés le plus communément sont le tigre, le fourmilier, l'ours à miel, etc.

Si la peau est trop grande, on n'emploie que la tête, à laquelle se trouvent pendues la queue et les pattes.

Chacun se rend alors sur le lieu désigné ; des groupes se forment en silence.

Peu à peu le tambour et les chants se font entendre, et l'on commence à boire la *chicha*. Durant ce temps, les femmes qui, elles aussi, se sont peintes pour la circonstance, rejoignent les groupes et, tout en buvant modérément, soutiennent le chant

et parlent entre elles en groupes animés.

Au bout de deux ou trois heures, la *chicha* a produit son effet ; l'un après l'autre se lève, après avoir jeté un défi à l'une des personnes du même groupe ; il est convenu que les personnes âgées doivent donner le signal.

Ces nouveaux venus suivent alors les danseurs et bientôt toute la savane est couverte de groupes ; les femmes se joignent à celui où se trouve leur mari.

Les deux danseurs sont maintenant en présence à environ vingt-cinq pas l'un de l'autre.

Celui qui a jeté le défi tient dans la main droite un bâton, léger et spongieux, fait en bois de *lalza* (bois-trompette des Antilles françaises) ; ce bâton a environ six pieds de longueur, formant boule à une extrémité et diminuant graduellement en grosseur vers la poignée.



La danse du bâton chez les Indiens de Panama. — (Voir page 381, col. 3).